

inlassablement les mêmes gestes : « les freins étaient cassés [...] C'était un homme qui avait compris que tout revient toujours au même » ;

– dans *Le wagon*, les notables : Athanase Bourladou⁶, le Président-Doumerche (qui a donné son nom à une place), M. André Loufiot (académicien), le chanoine Coudérouille (qui fait penser aux fameuses « rouilles encagées »), Corchetuille le boucher, Rudognon le libraire ; les acteurs de la guerre : le capitaine Lebiche (qui a une tête de mouton), L'Amerlo (qui a « la cervelle comme un frigidaire »), Beaulavoir Alfred, Choupar Anatole (morts pour la France), Tombedieu, Malebranche, Passegrain (collabos ou résistants, pile ou face...) Guignol's band, disait Céline.

Comique de mot, comique de situation, comique de caractère, le professeur de lettres Hyvernaud connaissait son théâtre classique par cœur, ce qui lui a permis d'en faire la charge, comme de la Littérature, avec une majuscule.

L'art de la satire

Écrire, c'est beaucoup mentir, surtout quand on fait de la littérature profession (parfois même de foi) et soumission à une idéologie ; aussi Georges Hyvernaud s'en prend-il aux chantages de « l'énergie spirituelle », tel « Monsieur Paul Valéry », aux « belles âmes », version Georges Duhamel (« Comme ce serait touchant, la captivité vue par lui. Un bloc d'amitié et de douceur. »), à ceux qui citent Nietzsche, Pascal, Kant, Gide (« On

croirait des stations de métro. ») ou Péguy⁷ – un Péguy « peuple », un Péguy canonisé (« Saint Péguy, priez pour nous. ») –, ceux qui vibrent aux tragédies de Corneille, « école de grandeur d'âme » ou ceux qui, à l'occasion d'une conférence, se permettent de « tripoter Stendhal en public ». Voilà pour les « humanités classiques et modernes ». Mais il étend ses sarcasmes, aussi, à la production contemporaine, à ces livres « [...] où il ne se passe rien. On en écrit beaucoup comme cela en ce moment », aux poètes qui « chantaient la *Marseillaise* et les lendemains qui chantent, la rose, le réséda et les cheveux d'Elsa » ; il compare Sartre à Paul Bourget⁸, dénigre la littérature engagée (« Les philosophes, il leur suffit de presser doucement sur un mot – sur le mot existence par exemple [...] et voilà, ça y est, la méditation se met à sortir et à s'étaler comme une pâte dentifrice. Égale, onctueuse, inépuisable. ») comme la glose qui pontifie sur les romans où l'on peut « découvrir une vision du monde (les critiques sérieux emploient l'expression allemande pour faire encore plus sérieux) ». En revanche, il défend Henry Miller (*Tropique du Cancer*), fait s'indigner Mme Bourladou devant les auteurs qui n'écrivent « Même pas du français, rien que de l'argot, des grossièretés » – plaider *pro domo* ! – et s'il attaque Proust⁹ (« Ça se passe du côté de Guermantes, le roman. Pas du côté des employés de bureau et des gardiens de square. »), il s'emporte encore plus violemment contre les idéalistes prolétariens : « De toutes les impostures littéraires, le populisme me paraît la plus indécente, qui feint de croire que les pauvres bougres (les humbles, pour

Yves Ménager (textes recueillis par)
PRÉSENCE DE GEORGES HYVERNAUD
Presses universitaires de Reims, Reims,
2001, 223 p.

Présence de Georges Hyvernaud regroupe les communications d'un colloque tenu à l'Université de Reims en 1999. Il s'agit d'un premier ouvrage sur Hyvernaud (si l'on exclut le premier *Bulletin* édité par l'Amicale des élèves et anciens élèves d'Hyvernaud en 1998), dont les récits *La peau et les os* (1949) et *Le wagon à vaches* (1953), redécouverts récemment, créent un enthousiasme pleinement justifié. Les interventions sont de divers ordres : spécificité des *oflags*, qui permet de mieux comprendre les conditions d'internement vécues par Hyvernaud (voir *Carnets d'oflag*) ; témoignages d'anciens élèves de l'écrivain sur la pédagogie du professeur ; études de l'image de l'enseignant et de l'enseignement dans l'œuvre, du statut autofictif de *La peau et les os*, des nombreux épigraphes du

Wagon à vaches, du rapport d'Hyvernaud au théâtre, des composantes qui permettent de situer Hyvernaud dans la lignée des grands moralistes français ; commentaire de la lecture des romans d'Hyvernaud par Raymond Guérin, qui fut le premier préfacier de *La peau et les os*, et, inversement, commentaire sur la lecture de Proust par Hyvernaud ; mise en perspective des difficultés de traduire Hyvernaud en italien et en polonais ; etc. On le voit, l'ouvrage se promène entre l'observation personnelle admirative (interventions occasionnées par le personnage du professeur, mais néanmoins propres au contexte institutionnel de l'écrivain méconnu) et l'essai d'analyse stylistique ou thématique qui inaugure timidement (mais sûrement) une saisie critique que ne saurait dans l'avenir susciter plus largement l'œuvre d'Hyvernaud. Il y a là, assurément, une œuvre sur laquelle il faudra revenir bientôt. **NS**

François Ouellet